

À un certain degré de méditation, c'est-à-dire d'écriture, c'est-à-dire de lecture, on ne partage plus qu'avec soi-même la vue qu'on a gagnée. On est seul devant l'objet invisible auquel on songe. Seul à découvrir la perspective toute neuve et même à certains égards inouïe qui y mène. Seul à être compris à l'intérieur de la lumière neuve qui presse tous les re-nés en un nouveau relief. À ce degré d'étude et de pensée, la solitude est bien plus qu'un fait sensible, c'est un mode de l'expérience. On n'a plus d'interlocuteur possible dans le réel immédiat. Plus de lecteur inventoriabile dans le groupe à cet instant donné. Une inter-diction ne se fait plus. Alors l'œuvre seule permet de se parler à soi. Le livre permet comme seul – et non pas ego – de communiquer avec l'alter ego de chaque ego. Ego et alter ego sont de simples reflets de la réflexion qui s'invente dans le volume du livre et qui se construit partie après partie, articulation après articulation, organe après organe, tête après tête, chapitre après chapitre – de la même façon qu'ils sont l'un et l'autre de pures personnes grammaticales de la langue qui s'y tait et y médite. L'œuvre écrite est Dieu lui-même dans un certain sens – car ce que Dieu est dans le dialogue oral, l'écrit l'est à la pensée. L'écrit n'est point un Dieu de Jadis (dont l'éternité précède). Le livre n'est pas un Éternel (dont la loi juge). C'est Alter qui surgit, quand on entrouvre les pages. Dans *Ethica Spinoza* à Voorburg communiquait un peu avec lui-même. Puis il cachait le manuscrit, pour le regard de personne, dans une petite armoire, comme les Romains, jadis, leurs images, qui étaient les têtes de mort de leurs pères. L'œuvre est l'interlocution introuvable de la pensée. Écrire pense. À un certain degré de pensée on ne peut plus distinguer ces verbes mais seulement leur ordre. Penser n'écrit pas. Écrire pense. Écrire trouve ce que celui qui a écrit ne pourrait penser sans l'œuvre écrite.